
GUSTAF JOHN RAMSTEDT

DISCOURS COMMÉMORATIF PRONONCÉ LE 2. 12. 1950
À L'ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE

PAR

Y. H. TOIVONEN

La Société Finno-ougrienne se trouve douloureusement éprouvée ayant à déplorer une perte irréparable. Son président et membre d'honneur, Gustaf John Ramstedt, professeur honoraire de linguistique altaïque à l'Université de Helsinki, a fermé les yeux pour entrer dans le sommeil de la mort, il y a huit jours, le 25. 11. 1950. Nous avons perdu l'un de nos explorateurs et linguistes les plus réputés, celui qui fonda la linguistique altaïque moderne et en fut le représentant le plus qualifié, le plus connu et le plus apprécié dans le monde entier.

G. J. Ramstedt naquit à Tammisaari le 22 octobre 1873; ses parents étaient l'ouvrier mécanicien Gustaf Adolf Ramstedt et Edla Mathilda Holmberg. Par la suite, ils déménagèrent à Turku et le garçon richement doué entra au lycée classique suédois de cette ville d'où il sortit bachelier le 4. 6. 1892. Ramstedt a raconté lui-même qu'au cours de ses études scolaires il s'intéressa tout particulièrement aux langues et aux peuples. La famille habitait Raunistula, faubourg de Turku où la langue parlée était le finnois, mais parmi les voisins se trouvaient des Polonais, des Russes et des marins qui avaient appris l'anglais. Grâce à cet entourage, G. J. Ramstedt fut amené dès son enfance à se familiariser avec diverses langues.

Au lycée il étudia, entre autres, en plus du latin, les deux langues facultatives, le grec et le russe. A l'université, le jeune étudiant, qui se destinait d'abord à la carrière de pasteur et plus tard à celle de professeur de lycée, étudia, avec le latin et le grec, l'hébreu et le sanscrit. L'étude du sanscrit l'amena à connaître le professeur de cette langue, Otto Donner, dont l'influence sur son orientation professionnelle fut d'une importance décisive. Ces études de fond complétées par la suite constituèrent la base solide sur laquelle devaient se fonder les futurs travaux scientifiques de G. J. Ramstedt.

Après la licence, le 28. 9. 1895, il exerça pendant deux ans les fonctions de professeur de langue suédoise au lycée finnois de Turku jusqu'au jour où, sur l'invitation du président de la Société Finno-ougrienne, le professeur Otto Donner, déjà nommé, il retourna à Helsinki pour s'y préparer à sa tâche de savant.

A partir des années 1880 jusqu'au début du présent siècle, des savants finlandais entreprenaient souvent de longs voyages d'exploration, qui parfois duraient des années, dans les pays orientaux pour visiter en Russie et en Asie les régions habitées par des peuples finno-ougriens et en partie par des peuples turcs, et ils recueillaient au cours de ces voyages des matériaux précieux, uniques dans leur genre. Organisés par la Société Finno-ougrienne, ces voyages étaient dirigés et inspirés par Otto Donner, savant à vues larges. Dès l'année 1893, il soumit à la Société un vaste programme comprenant aussi des recherches sur les langues turco-tatares et la langue mongole. Ce programme fut approuvé par la Société qui cependant en différa la réalisation pour diverses raisons et notamment faute de trouver la personne qualifiée pour s'en charger. Quelques années plus tard apparut — comme il vient d'être dit — dans l'entourage du professeur O. Donner le jeune Ramstedt qui, au cours du printemps de 1897, fut invité par ce dernier à venir de Turku pour conférer avec lui à Helsinki. Il en résulta qu'à l'automne suivant, Ramstedt quitta Turku pour se préparer à Helsinki à la mission que lui destinait O. Donner. Cette mission comportait, entre autres, le problème de savoir si les langues dites ouraliennes, c.-à-d. les langues finno-ougriennes et samoyèdes, et les langues dites altaïques, c.-à-d. les

langues turco-tatares, la langue mongole et les langues mandchou-toungouses, avaient réellement la même origine, comme l'avait supposé, avec d'autres savants, M. A. Castrén.

Bénéficiant d'une subvention accordée par O. Donner, Ramstedt se mit d'abord à l'étude de la linguistique finno-ougrienne, de la phonétique et du russe, en suivant entre autres les cours inspirants du professeur E. N. Setälä. Bien que l'intention première de O. Donner fût d'orienter Ramstedt vers les langues altaïques, il fut décidé de l'envoyer, pour commencer, dans les régions habitées par les Tchérémisses, peuple finno-ougrien. C'était, comme le dit Ramstedt dans ses mémoires, pour mettre ses capacités à l'épreuve et afin de réunir des matériaux nouveaux dont manquait cruellement la documentation sur la langue tchérémisses. Le 5 juin 1898, Ramstedt, accompagné de sa jeune femme et de sa fille âgée de quelques mois, se rendit dans la région du cours moyen de la Volga habitée par les Tchérémisses Montagnards. Après avoir surmonté les difficultés causées par les tracasseries des fonctionnaires de la Russie tsariste désireux surtout de toucher des pots-de-vin, Ramstedt s'établit aux alentours de la petite ville de Kozmodemiansk, où durant trois mois environ, il recueillit des éléments de vocabulaire, de textes et de grammaire. Il se rendit ensuite à Kazan pour mettre en bon ordre les matériaux réunis dont il expédia la majeure partie à Helsinki, ne gardant avec lui que les notes morphologiques. Toute cette documentation servit de base à un ouvrage publié en 1902 sous le titre »Bergtscheremissische Sprachstudien» (Recherches sur la langue des Tchérémisses Montagnards, MSFOu 17), informations importantes qui encore aujourd'hui gardent leur valeur. A Kazan, Ramstedt porta, probablement pour la première fois, son attention aussi sur le lointain coréen. Dans la ville se trouvait le séminaire des peuples orientaux qui parmi ses étudiants destinés à l'état ecclésiastique comptait, entre autres, des jeunes gens coréens, et Ramstedt essaya d'obtenir l'autorisation d'entrer en contact avec eux. Mais le directeur du séminaire n'autorisa aucun Coréen à fréquenter Ramstedt: c'est qu'il craignait que ce luthérien n'attaquât l'Eglise russe en tenant des propos hérétiques devant les jeunes gens

du séminaire. Ce ne fut que bien plus tard et dans des conditions tout autres que Ramstedt eut l'occasion de s'initier aux mystères de la langue coréenne et de voir ses efforts couronnés de succès.

Ramstedt sut, de toute évidence, justifier les espérances de ses commettants dans des conditions si satisfaisantes qu'il fut envoyé de Russie directement à Ourga, capitale de la lointaine Mongolie, ce qui le conduisit au champ d'investigation qui lui avait été assigné. Le 6 novembre il se mit en route, toujours accompagné de sa famille, et arriva un mois plus tard à Ourga. Après une installation à peu près satisfaisante, étant donné les conditions primitives du lieu, il se mit à étudier énergiquement la langue et la littérature mongoles anciennes de même que la langue parlée, et durant deux ans et demi environ il réunit une riche documentation comprenant le vocabulaire, des légendes héroïques, des contes, des chants, des charades et de nombreux éléments de grammaire. En plus il découvrit d'anciennes inscriptions sur pierre en ouïgourien qu'il nota et photographia. Au cours du printemps de 1901, Ramstedt se mit en route pour revenir en Finlande où il arriva au début de l'été. Les matériaux recueillis les plus importants furent emballés dans deux coffres mongols, que Ramstedt expédia d'Irkoutsk à Pétersbourg par un train de marchandises, ne disposant pas de fonds suffisants pour faire face aux frais de transport des bagages.

En parfaite santé et radieux, Ramstedt se rendit à la campagne auprès de sa famille qui était rentrée en Finlande avant lui, et y attendit l'arrivée de ses matériaux. Cette attente demeura vaine durant cinq mois; le savant, inquiet, se rendit finalement à Pétersbourg pour se renseigner sur le sort de ses coffres, mais personne n'en savait rien. Rentré à la maison, il reçut enfin du bureau des douanes de Turku un avis l'informant de l'arrivée d'un envoi à son nom. Pour en prendre possession il partit aussitôt à Turku où l'attendait une cruelle déception. Au lieu des coffres mongols, il trouva une grande commode russe et deux chaises dont le poids de 7 pouds et 10 livres correspondait à celui des coffres. Ceux-ci et leur contenu comprenant tout le butin scientifique de Ramstedt composé de photographies, de livres mongols, de manuscrits, de copies d'inscrip-

tions sur pierre et de divers objets mongols étaient perdus pour toujours. L'enquête à laquelle il fut procédé révéla qu'ils avaient été volés une nuit à la gare de Kansk. Il est facile de comprendre le dépit et l'amertume que ressentit le savant, mais il est bien moins aisé de concevoir que devant cette déconvenue, loin de se sentir abattu, il fit preuve d'une force de caractère et d'un courage rares. Grâce à sa mémoire extraordinaire et à l'aide d'un cahier de notes gardé dans sa poche, il se mit à rédiger une thèse de doctorat sur un sujet de linguistique mongole. Dès 1902 parut l'ouvrage »Über die konjugation des Khalkha-mongolischen« (De la conjugaison dans le mongol de Khalkha, MSFOu 19), qui donna à l'étude du mongol une orientation tout à fait nouvelle et demeure encore aujourd'hui fort précieuse. On peut à juste titre se demander dans quelle mesure d'autres savants auraient été capables d'une pareille prestation. La même année, Ramstedt publia aussi un ouvrage intitulé »Das schrift-mongolische und die Urga-mundart« (Le mongol écrit et l'idiome d'Ourga, MSFOu 21:2) dont il avait expédié le manuscrit par la poste en Finlande.

Après avoir soutenu sa thèse de doctorat Ramstedt se mit aussitôt à projeter de nouveaux voyages d'exploration. L'université lui accorda la bourse de voyage dite de Rosenberg, ce qui lui permit de visiter à plusieurs reprises des régions habitées par des Mongols, voyages qu'il s'était depuis longtemps proposé d'entreprendre. En mars 1903 il se rendit dans la région de la Volga où habitent les Kalmouks, peuple mongol le plus avancé vers l'ouest. Il choisit pour étape Sarepta, petite ville plaisante qui, située à proximité de la ville appelée actuellement Stalingrad (anc. Tsaritsyn), avait été fondée sous le règne de Catherine II par des émigrés allemands et aux alentours de laquelle habitaient quelque 200 Kalmouks. Le travail était agréable et fructueux. Ramstedt profita de son séjour à Sarepta pour entreprendre quelques voyages. Il visita, entre autres, le village Tchervlennaïa et la ville d'Astrakhan où se trouvaient concentrés les Kalmouks pasteurs. Au début du mois d'août, il se mit en route pour rentrer en Finlande où il arriva le 9 août. Il avait emporté avec lui une riche collection de mots, des notes de grammaire, des

contes, des charades, des chants, des airs populaires enregistrés sur disques, des photographies et divers matériaux ethnographiques. Le séjour en Finlande ne devait pas durer longtemps, car dès son retour le savant se mit à projeter des voyages encore plus lointains. Il avait conçu le projet de chercher à mettre au clair la subsistance jusqu'à nos jours de traces linguistiques et ethniques des armées mongoles et des hordes du fils de Djengis Khan, Tjagataï, et de ses successeurs, qui avaient, au cours du XIII^e siècle, conquis la Perse et les régions constituant actuellement l'Afghanistan et le Béloutchistan, les informations fournies par les Mongols faisant valoir que ces armées et ces hordes n'étaient jamais revenues dans leur pays d'origine situé en Asie Centrale. Ramstedt avait lu dans l'ouvrage du savant allemand C. von der Gabelentz »Über die Sprache der Hazaras und Aimaks» publié en 1866, des notes rédigées par un Anglais nommé Leech desquelles il ressortait que ce dernier, occupé en 1836 à marquer par des pierres la frontière entre l'Afghanistan et l'Inde Anglaise, avait été aidé par des ouvriers parlant le mongol et faisant partie des tribus des Hazara et des Aimak. En prenant connaissance des informations fournies par Gabelentz, Ramstedt avait remarqué que de nombreux mots que ce savant ne pouvait interpréter étaient du mongol ancien. Il obtint du Ministère russe de la Guerre l'autorisation de visiter le Turkestan russe et d'y séjourner dans la forteresse de Kouchka, située sur la frontière de l'Afghanistan, pour y poursuivre ses recherches. Accompagné de sa femme et de sa fille âgée de cinq ans, Ramstedt se mit en route pour ce long voyage à l'automne de 1903 et arriva à Kouchka le 18 octobre. Les voyageurs étaient passés par Pétersbourg, Moscou et Rostov pour gagner Bakou où ils s'étaient embarqués pour traverser la Mer Caspienne et débarquer dans la ville de Krasnovodsk, après quoi ils avaient repris le train qui en passant par Askhabad et Merv les avait amenés à Kouchka.

Ramstedt et sa famille y furent logés chez le commandant de l'artillerie de la forteresse, Krusenstjerna. Mais lorsque Ramstedt expliqua à son logeur qu'il était venu à Kouchka pour y trouver des Mongols et en faire l'objet de ses études, Krusenstjerna, qui

comprenait un peu le suédois, s'en montra fort étonné et déclara qu'il n'y avait pas de Mongols en Afghanistan, alors qu'on en trouve à Helsinki, puisque les vrais Finnois sont de race mongole. Ramstedt ne se contenta pas de ce renseignement et se mit à la recherche de Mongols pour en trouver finalement deux parmi les ouvriers de diverses nationalités employés dans une briqueterie située à proximité de la forteresse. Après avoir entendu Ramstedt prononcer quelques mots mongols, ces deux ouvriers, qui parlaient aussi le pouchtou et le persan, finirent par dévoiler leur véritable nationalité. L'un dit à l'autre: »Mana kele medana» (il connaît notre langue), et Ramstedt comprit en effet les mots prononcés car c'étaient des mots d'ancien mongol. Fort content, le savant donna à chacun des hommes dix roubles. Ceux-ci demeurèrent cependant méfiants, ne comprenant guère les raisons pour lesquelles Ramstedt se montrait si curieux, et ils décidèrent de se sauver pour regagner leur pays. Avec les roubles reçus ils louèrent des ânes et s'enfuirent en profitant de la nuit pour franchir la frontière de l'Afghanistan. Mais une patrouille les ramena et Ramstedt les eut à nouveau pour guides dans ses études linguistiques. Par prudence il fallut les éloigner de la frontière et Ramstedt continua ses recherches à Merv. Celles-ci durèrent malheureusement à peine une semaine car le deuxième jour du séjour à Merv l'un des deux Moghols contracta la malaria, et quelques jours plus tard, Ramstedt fut lui-même atteint de cette pénible maladie. La quinine se montra inefficace. Sur les conseils du médecin, le savant, en piteux état, se vit obligé de se mettre en route pour regagner la Finlande. Le voyage fut difficile et pénible. A Helsinki, ainsi que le rappelle Ramstedt dans ses mémoires, le médecin constata que le sang du malade »était infecté par deux genres de malaria et contenait en plus le spirille de Lahmann». Ramstedt put cependant peu à peu recouvrer la santé.

Le voyage d'exploration écourté et rendu particulièrement difficile donna des résultats nécessairement inférieurs à ceux qu'avait escomptés Ramstedt. Il avait en tout cas obtenu une réponse à la question qu'il s'était proposé d'élucider. Des mongols ou moghols

avaient été trouvés aux alentours de la région d'où il était parti pour en chercher. En quatre ou cinq jours, Ramstedt avait réussi à recueillir une quantité de matériaux divers assez abondants pour servir de base non seulement à des exposés sur la phonétique historique et la grammaire mais aussi à un mémoire, — représentant quelque 60 pages d'impression — publié en 1905 dans les mélanges offerts à Otto Donner à l'occasion de son 70^e anniversaire, sous le titre »Mogholica. Beiträge zur kenntnis der mogholsprache in Afganistan» (Mogholica. Contribution à l'étude de la langue moghole en Afghanistan, JSFOu 23: 2).

Au cours de l'été de l'année suivante, Ramstedt se rendit à nouveau dans les régions de la Volga où il poursuivit ses recherches sur la langue des Kalmouks et visita entre autres les centres situés au nord de la rivière Kouma où habitent les Tatares Nogaïs et les Koumyks. Au début du printemps de 1905, il se dirigea vers l'intérieur de l'Asie pour étudier la langue des Kalmouks habitant le Turkestan Oriental Chinois. Le voyage se fit par le train jusqu'à Omsk, ensuite en bateau le long de l'Irtych jusqu'à la ville de Semipalatinsk et de là en chaise de poste jusqu'à la ville de Tchougoutchak, située au delà de la frontière chinoise. Pour continuer le voyage, il fallut se procurer des chevaux et l'équipement nécessaire. Ramstedt embaucha un Kalmouk du nom d'Archa qu'il avait rencontré sur le marché de la ville et qui se révéla sous peu comme un enragé fumeur d'opium. Mais Ramstedt l'habilla de neuf jusqu'aux dessous et se mit à surveiller ses provisions d'opium en les diluant en secret de temps à autre, ce qui amena l'homme à se mettre au travail dont il finit par s'acquitter fort convenablement. On acheta des chevaux, de grands chariots couverts, des feutres, des seaux, des marmites, des fers à cheval, des tiges de fer pour détacher l'argile des sabots, ainsi que d'autres objets nécessaires au voyage dirigé vers Ouroumtch en passant par Chiho. Arrivé à destination, Ramstedt aborda ses recherches aidé par Archa qui en le guidant fort bien dans ses études de la langue finit par devenir sa principale source de renseignements. Vers la fin du mois de novembre, Ramstedt se mit en route pour rentrer en Finlande où il arriva la veille

du Nouvel An après de nombreuses péripéties. Son retour coïncida en effet avec la grève générale déclenchée à cette époque en Russie et en Finlande. Ramstedt réussit cependant à ramener chez lui toute sa précieuse collection de matériaux scientifiques.

Ramstedt trouva l'occasion de compléter heureusement en Finlande sa documentation sur la langue kalmouk et notamment ses notes de vocabulaire. Il trouva en effet ici deux étudiants kalmouks vivement intéressés à l'étude de leur langue maternelle et aux recherches qui poursuivait Ramstedt. D'un troisième Kalmouk séjournant en Finlande il obtint des renseignements complémentaires.

En se servant des matériaux recueillis dans les régions de la Russie et de l'Asie habitées par des Kalmouks ainsi que des éléments notés en Finlande, Ramstedt rédigea un volumineux dictionnaire. Cette oeuvre monumentale de XXX + 560 pages, qui ne fut publiée qu'en 1935 sous le titre de »Kalmückisches wörterbuch» (Dictionnaire Kalmouk, LSFU 3), constitue un monument de la langue kalmouk plus solide que l'airain, sa valeur intrinsèque se trouvant encore accrue par des références à des mots correspondants d'autres langues altaïques et par l'explication de l'origine des mots d'emprunt. Ramstedt se servit de ses matériaux pour publier en plus deux recueils de textes kalmouks sous le titre de »Kalmückische sprachproben» (Textes kalmouks, 1909, 1919, MSFOu 27: 1, 2).

A la suite des négociations persévérantes menées notamment par le professeur J. J. Mikkola à Pétersbourg, l'administration des chemins de fer de Sibérie avait fini par indemniser Ramstedt du vol de ses matériaux scientifiques recueillis au cours de son premier voyage en Mongolie en lui payant la somme de 6 600 roubles, soit 17 000 marcs d'or finlandais, bien que les objets perdus n'eussent été évalués au début qu'à quelques kopeks par livre. Le président de la Société Finno-ougrienne, le professeur Donner, ayant recueilli parmi ses amis les fonds supplémentaires nécessaires, Ramstedt put se rendre à nouveau en Mongolie pour remplacer, au moins en partie, les matériaux perdus dès son premier voyage. Au cours de ce voyage, entrepris le 5 mai 1909, Ramstedt eut par la suite pour compagnon

l'explorateur Sakari Pälsi, réputé en tant qu'archéologue et écrivain. Le 25 mai, les deux confrères arrivèrent à Ourga.

Durant ce voyage aussi, Ramstedt s'appliqua à accumuler des notes linguistiques. Sa tâche principale fut d'enregistrer le vocabulaire des Mongols. Mais au cours de l'été, les savants visitèrent aussi d'une manière assidue les régions environnantes. Dès le mois de juin ils se rendirent dans la vallée de Nalaïkha pour y examiner un des monuments anciens les plus importants de la Mongolie, qui est le magnifique tombeau de Tonioukoug, premier ministre de l'Etat fondé par la dynastie Turk, l'homme qui en collaboration avec son kagan (empereur) créa en 680 le nouvel Empire Turk, y incorpora de nombreuses tribus et régions, en fut le dirigeant durant les règnes de trois kagans et mourut très vieux. Sur sa tombe furent érigés au début du VIII^e siècle deux blocs de pierre dont les côtés sont remplis d'inscriptions gravées. Ces inscriptions, qui entre autres, contiennent des informations sur la fondation de l'Empire, constituant un des textes historiques les plus importants de ces régions. Le tombeau de Tonioukoug avait déjà été découvert précédemment et des photographies et des copies de ses inscriptions avaient permis de la faire connaître, mais Ramstedt et Pälsi le photographièrent à nouveau et en prirent de nouvelles copies. Peu de temps après, ils prirent également de nouvelles photographies de la pierre appelée pierre de Soudji que Ramstedt avait découverte déjà en 1900, et ils tentèrent de trouver d'autres pierres tombales et d'autres inscriptions qui n'eussent pas encore été découvertes dans les régions des fleuves Orkhon et Selenga, pays originaires des peuples turcs. Pour en trouver, Ramstedt demanda au prince mongol Handu-Wang l'autorisation de procéder à des fouilles. En formulant cette demande, il offrit au prince un poignard finlandais (puukko) qui, fabriqué spécialement à Kauhava, portait les mots mongols gravés «offert de la main à la main». Le prince ne donna aucune réponse directe mais offrit en échange une carte murale de l'Empire Chinois ainsi qu'une ceinture de liège devant préserver le savant de se noyer si des inondations se produisaient, et il accompagna ce don de longs commentaires sur l'importance d'un pareil moyen de sauvetage. Le

gouvernement chinois avait dans le temps fait savoir à la population, par l'intermédiaire des autorités de la Mongolie, qu'il était interdit de toucher aux monuments anciens. En plus, les Mongols eux-mêmes n'étaient guère disposés à autoriser des fouilles, des trous faits dans le sol pouvant faire surgir en masse des esprits malfaisants venant tourmenter les hommes. Pour réaliser de nouvelles découvertes, il fallut donc se mettre en route en se passant de la permission du prince. Ramstedt avait entendu un certain lama raconter que sur la frontière occidentale de la principauté se trouvait une montagne dénommée Örgöötou sur la pente de laquelle un percepteur d'impôts avait cru apercevoir une pierre tombale portant une inscription. Etant donné que le mot *örgöö* veut dire «manoir», Ramstedt en conclut que la montagne devait être située dans un centre ancien de tribu. Les deux explorateurs avec leurs aides partirent à la recherche de cette montagne bien qu'elle ne fût portée sur aucune carte. Ils finirent par la découvrir de même qu'un étang dénommé Chiné-usu (eau nouvelle), situé à proximité, sur le bord duquel ils trouvèrent d'abord le socle d'une pierre tombale s'élevant d'un creux ayant la forme d'un pétrin, et ensuite, à quelques mètres de distance, une pierre oblongue recouverte presque entièrement d'herbe et de sable sur laquelle étaient inscrites des lettres d'ancien turc. Les hommes se mirent aussitôt à creuser le sol et bientôt apparut un pilier de granit haut de quatre mètres, fendu toutefois en deux morceaux. Ces quatre faces étaient couvertes d'inscriptions comprenant quelque 6000 caractères. Mais lorsque le lendemain, Ramstedt et Pälsi étaient en train de photographier le pilier, arrivèrent quatre hommes pour les arrêter. Ramstedt demeura assis tranquillement, montra aux hommes la carte offerte par le prince et épela des lettres auxquelles les Mongols ne comprirent rien. Il invita les hommes parmi lesquels se trouvait un agent de police à commencer par apprendre l'alphabet et à chercher à comprendre avant d'agir. Les savants réussirent à calmer les Mongols qui finirent par s'éloigner. Le lendemain les inscriptions de la pierre furent soigneusement photographiées et copiées. L'ouvrage particulièrement précieux contenant ces inscriptions et aussi celles d'une pierre trouvée précédemment

fut publié par Ramstedt dans le recueil de mémoires publié à l'occasion du centenaire de la naissance de M. A. Castrén (JSFOu 30).

Au cours du même voyage circulaire, les savants trouvèrent encore une troisième pierre mais dont les inscriptions avaient été effacées par les intempéries millénaires. Sa mise au jour fut d'ailleurs empêchée par l'attitude menaçante des hommes apparus à l'endroit des fouilles. Ramstedt et Pälsi poursuivirent leur voyage en visitant des monastères bouddhiques réputés, les cours des princes de la région, etc., et eurent la surprise de rencontrer dans le désert de Gobi un troisième explorateur finlandais, J. G. Granö, qui à cette époque explorait les montagnes d'Altaï. Après un voyage circulaire de quatre mois ils rentrèrent à Ourga pour y demeurer encore deux mois, employés par Ramstedt à enrichir son vocabulaire mongol. A Ourga ils reçurent, entre autres, la visite du prince Handu-Wang auprès duquel ils s'étaient rendus au cours de leur voyage. Pälsi prépara pour le dîner un énorme gigot rôti dans un four russe, et le prince s'en délecta. Il s'ensuivit qu'il envoya par la suite de nombreux gigots pour les faire rôtir par nos hommes. Ce même Handu-Wang fut par la suite nommé ministre des Affaires Etrangères de la Mongolie devenue indépendante, et il exerçait ces fonctions à l'époque où Ramstedt se rendit à nouveau en Mongolie. En décembre 1909 les savants revinrent en Finlande avec un riche butin scientifique.

Ramstedt avait géré sa caisse de voyage d'une manière tellement économe qu'elle ne se trouva pas épuisée. C'est en grande partie grâce à ce reliquat qu'il put, au printemps de 1912, se diriger vers sa chère Mongolie, dont la séparation d'avec la Chine et l'indépendance avaient été proclamées le 3 décembre 1911 à Ourga par l'assemblée de ses princes et représentants. Il avait cette fois pour compagnon de route Arvo Sotavalta. Le but de son voyage était entre autres de faire des recherches sur l'histoire du peuple Turk et des Ouïgours; mais en parcourant les diverses régions du pays il ne manqua pas une seule occasion de compléter par des notes son vocabulaire mongol. La caravane formée par les savants, deux aides, deux tentes, une dizaine de chevaux et quatre voitures, se dirigea d'Ourga vers le nord-ouest. Les voyageurs trouvèrent sur

leur route de nombreux tombeaux et d'autres monuments anciens et il en fut de même lorsqu'ils gagnèrent les bords des fleuves Hanouï et Houni où ils découvrirent, à l'endroit où ces fleuves se rejoignent, les grandioses ruines d'une ville ancienne comprenant entre autre un château ancien dans la cour d'entrée duquel se trouvait enfouie dans le sol, près du grand portail, une pierre noire large de deux mètres dont la surface polie était remplie d'inscriptions. Ramstedt constata qu'elles n'étaient rédigées ni en turc ancien, ni en chinois ni en sogdien. Elles furent soigneusement copiées, mais encore aujourd'hui l'on n'a pas réussi à les déchiffrer. Ils trouvèrent également de nombreux vestiges de temps anciens en parcourant en grande partie des régions qui n'avaient pas encore été visitées par des savants. Ils rentrèrent en Finlande pour la fête de Noël. Ainsi se termina le dernier voyage de véritable expolaration de Ramstedt.

Les recherches du genre que pratiquait Ramstedt n'ont jamais été économiquement profitables en Finlande. Ramstedt fut, il est vrai, nommé en 1906 chargé de cours de langues altaïques à l'Université de Helsinki mais ces fonctions n'étaient guère de nature à lui assurer les moyens nécessaires pour l'entretien de sa famille; il lui fallut se procurer les revenus complémentaires en dehors de l'Université. Durant les années passées en Finlande entre ses voyages, il fut tantôt professeur au lycée mixte de Lahti, tantôt conférencier ambulant de l'Association des Amis de la Tempérance, tantôt secrétaire de l'Union de tempérance de la jeunesse scolaire. Bien que le défunt fût, certainement grâce à ses vues embrassant le monde entier, un professeur entraînant, et bien que ses convictions eussent fait de lui un partisan de la tempérance, il n'est guère possible de penser que ses riches dons, appliqués à des fonctions qui en elles-mêmes ne manquaient pas de valeur, y aient trouvé le meilleur emploi possible. Mais lorsque, le 24 avril 1917, Ramstedt fut nommé professeur personnel de langues altaïques à l'Université de Helsinki, il fut débarrassé des soucis d'argent et l'avenir parut assuré.

L'enseignement universitaire et les recherches facilitées par le professeurat ne durèrent cependant pas longtemps avant d'être interrompus d'une manière inattendue. La jeune république finlandaise eut,

comme Etat indépendant, besoin d'hommes compétents capables d'exercer des fonctions qui n'existaient pas précédemment, entre autres, dans le domaine diplomatique. Sur les instances du Gouvernement, Ramstedt accepta, à l'automne de 1919, de se rendre, comme premier chargé d'affaires de Finlande, au Japon, en Chine et au Siam. Connaissant à fond les peuples asiatiques et leurs conditions, il avait aussi les autres aptitudes requises. Ses amis et confrères se montrèrent cependant préoccupés en craignant que son activité scientifique ne se trouvât ainsi interrompue pour longtemps. Ces craintes apparurent toutefois exagérées et injustifiées. Arrivé au Japon, Ramstedt s'appliqua forcément à se familiariser avec les règles, les usages et le genre de relations que doit connaître tout diplomate. Ramstedt ne s'en contenta pas mais se mit aussitôt à l'étude de la langue japonaise, ce qui n'arrivait guère aux diplomates de carrière. En peu de temps, il apprit le japonais d'une manière qui lui valut l'admiration et le respect de son entourage et lui permit même de s'en servir à la cour du mikado. Ce résultat ne lui parut cependant pas suffisant; il se mit à faire des recherches sur cette langue si particulière pour en expliquer l'origine de même que celle du peuple japonais. Déjà durant son séjour au Japon il publia sur ces problèmes de courts mémoires et, devant l'assemblée de décembre 1942 de l'Académie des Sciences et Lettres de Finlande, il fit un exposé qu'il termina en exprimant comme son opinion «qu'il n'est guère impossible de suivre l'évolution de la langue japonaise en remontant vers le passé, et certains indices subsistant encore aujourd'hui permettent de la rattacher étroitement au continent asiatique».

L'étude du japonais amena Ramstedt à étudier également la langue coréenne et à en faire l'objet de ses recherches, son origine énigmatique ayant occupé l'esprit du savant depuis fort longtemps. Son séjour au Japon rendait ces recherches relativement faciles. Elles ne tardèrent pas à aboutir à des résultats décisifs faisant époque. Déjà en 1928, Ramstedt publia dans les mélanges offerts à Yrjö Wichmann à l'occasion de son 60^e anniversaire un exposé intitulé «Remarks on the Korean language» (MSFOu 57) qui fit sensation auprès des juges compétents et où il démontrait que le coréen fait partie du grand

groupe formé par les langues dites altaïques. Dans ses ouvrages ultérieurs «A Korean Grammar» (1939, MSFOu 82) et «Studies in Korean Etymology» (1949, MSFOu 95), il confirma définitivement cette idée. Il constata que la langue coréenne, subsistant dans sa forme la plus pure en Corée septentrionale, constitue le quatrième groupe de la grande famille de langues altaïques, les trois autres groupes étant représentés par les langues turco-tatare, mongole et mandchou-toungouse.

Ramstedt demeura au Japon jusqu'à l'année 1930, et il est de notoriété publique qu'il y exerça ses fonctions diplomatiques avec adresse et rendit de précieux services à son pays. Sans approfondir l'appréciation de cette activité, il convient de rappeler que cette période de sa vie, comme il a déjà été indiqué, ne fut pas perdue pour la science. Rentré en Finlande, Ramstedt reprit son professorat. Les étudiants assistant à ses cours n'étaient pas très nombreux mais d'autant plus ardents. Son auditoire comptait, à côté de jeunes gens doués, des personnes d'un âge plus avancé et même des professeurs. Par sa richesse, sa profondeur et sa variété, l'érudition de Ramstedt inspirait le respect.

Dans ce qui précède, ce n'est qu'en passant et très sommairement qu'on a pu signaler les acquisitions linguistiques faites par Ramstedt au cours de ses voyages d'exploration et les publications qui en résultèrent. Il y a lieu d'en compléter ici la liste, tout en limitant les indications complémentaires aux faits les plus importants. On a déjà signalé ses travaux sur la conjugaison du khalkha-mongol et sur les rapports entre le mongol littéraire et le dialecte d'Ourga ainsi que son ouvrage intitulé «Mogholica». Il convient d'ajouter ici les ouvrages suivants: «Über mongolische pronomina. Mit einem nachtrag über die türkischen possessivsuffixe» (1904, JSFOu 23: 3), «Über die zahlwörter der altaischen sprachen» (1907, JSFOu 24: 1), «Zur Geschichte der labialen Spiranten im Mongolischen» (1912, Festschrift Wilhelm Thomsen, Leipzig), «Zur verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen sprachen» (1912, JSFOu 28: 3), «Az η hang a mongolban és a törökben» (1913, NyK 42), «Zur mongolisch-türkischen Lautgeschichte. I. Mongolisch-türkisches č. II. Mongolisches ž und seine Vertretung im Türkischen» (1914, KSz. 15), «Zur mongolisch-türkischen

Lautgeschichte. III. Der *j*-Laut und damit zusammenhängende Fragen» (1915, KSz. 16), »Ein anlautender stimmloser labial in der mongolisch-türkischen ursprache» (1916, JSFOu 32: 2), »Zur frage nach der stellung des tschuwassischen» (1922, JSFOu 38: 1), »Die verneinung in den altaischen sprachen. Eine semasiologische studie» (1924, MSFOu 52), »Die Palatalisation in den altaischen Sprachen» (1932, AASF, Ser. B: 27), »Über den Ursprung der türkischen Sprache» (1937, SFAW 1935), »Das deverbale Nomen auf *-i* in den altaischen Sprachen» (1945, Studia Orientalia 11: 6), »Zum türkischen Konditional» (1946, FUF 29) et »Das deverbale Nomen auf *-m* in den altaischen Sprachen» (1950, MSFOu 98). Si l'on ajoute à toutes ces études les ouvrages sur la langue coréenne et sa position, on peut affirmer sans exagération que Ramstedt a fondé la linguistique altaïque moderne en éclaircissant et en résolvant ses problèmes les plus importants et en élargissant essentiellement son domaine. Il a dignement et on peut dire glorieusement labouré, cultivé et élargi le champ d'action scientifique qui chez nous fut défriché par M. A. Castrén.

Après des recherches approfondies et variées Ramstedt était enfin prêt à se prononcer sur la controverse, déjà mentionnée, qui depuis longtemps porte sur la question de savoir si les langues finno-ougrienne-samoyèdes, c.-à-d. les langues ouraliennes sont apparentées aux langues altaïques. De nombreux savants, parmi les plus réputés, ont durant de nombreuses décades cherché des arguments permettant de résoudre ce problème dans un sens affirmatif. Les mêmes arguments sont toujours invoqués et aussi bien de nombreux professionnels que de nombreux profanes y ont ajouté foi. Ramstedt n'a cependant pas cru devoir adopter ces vues superficielles et a jugé insuffisantes les preuves invoquées. Dans une conférence sur l'origine de la langue turque prononcée le 9. 4. 1935 à l'assemblée annuelle de l'Académie des Sciences et Lettres de Finlande, il s'est opposé formellement à une pareille conception en déclarant en termes nets qu'aucun lien de parenté ne peut exister entre le finnois et le turc, c.-à-d. entre les langues finno-ougriennes et les langues altaïques.

Près de dix ans plus tard, dans une conférence sur »Les rapports

entre les langues altaïques et d'autres groupes de langues» tenue le 2. 12. 1944 à l'assemblée annuelle de la Société Finno-ougrienne, Ramstedt se prononça d'une manière aussi nette en déclarant que »les tentatives tendant à fonder la théorie ouralo-altaïque sur des assises scientifiques ayant échoué, il convient de considérer cette théorie, conçue prématurément, comme erronée». Et quoique la question de l'origine d'une langue et des liens de parenté possibles entre les langues doive être traitée indépendamment de celle des races, Ramstedt s'opposa en diverses occasions à la conception mal fondée mais singulièrement persistante selon laquelle les Finnois seraient de race mongole. Sous ce rapport, les résultats obtenus par les recherches anthropologiques semblent étayer ceux de Ramstedt.

Parmi les savants envoyés en voyage d'exploration par la Société Finno-ougrienne, Ramstedt était l'un de ceux à qui il fut donné de rendre publique une grande partie des matériaux recueillis et de s'en servir pour faire paraître de nombreux ouvrages scientifiques particulièrement précieux. Il lui fut donné d'atteindre un âge avancé, ses dons remarquables et ses capacités de savant demeurant intacts même pendant la longue et cruelle maladie qui devait l'emporter; son assiduité et son amour du travail furent exemplaires. Ces facteurs ainsi que le fait d'avoir adopté un large champ de travail demeuré peu cultivé expliquent peut-être dans une certaine mesure la richesse extraordinaire de l'oeuvre scientifique réalisée par Ramstedt. La parution de chacun de ses ouvrages, même lorsqu'ils étaient peu volumineux, était un événement dans le domaine de la linguistique. Ses conférences présentaient, même pour les profanes, un intérêt exceptionnel. Par l'ampleur de l'information et la profondeur des idées elles sont de grande classe.

Mais combien sont-ils, les grands savants qui arrivent à achever leur tâche? Tout problème résolu en appelle d'autres qui sollicitent la curiosité du chercheur. Il en était ainsi de Ramstedt. Sans parler des matériaux qu'il n'a pas eu le temps d'exploiter, il faut regretter que Ramstedt ait laissé inachevée la grande synthèse de son labeur de savant, préparée de longue date, la grammaire historique comparée des langues altaïques, par bonheur assez avancée cependant

pour qu'on puisse espérer la faire paraître dans un prochain avenir. Lorsque les matériaux auxquels on vient de faire allusion et la très précieuse grammaire comparée ainsi que certaines études inédites de moindre étendue auront été publiées, c'est alors seulement qu'on pourra se rendre compte des dimensions extraordinaires de son oeuvre.

Aussi bien au cours de ses voyages d'exploration qu'ailleurs, Ramstedt vécut les yeux ouverts, en observateur subtil et en examinateur compréhensif des diverses formes de vie qui s'offraient à son regard. Partout il était arrivé à nouer avec son entourage des relations intimes et confiantes et il éprouvait une véritable tendresse pour les indigènes parlant les langues qu'il étudiait. C'est d'une manière captivante qu'il parle de ses expériences dans ses livres «Sept voyages en Orient» et «Envoyé au Nippon». Son caractère modeste, conciliant et amical inspirait le respect et l'affection. Sagace, ingénieux et patient, il savait s'adapter aux conditions de son entourage et se tirer d'affaire même dans les situations les plus critiques. Ramstedt se sentait à l'aise aussi bien sous sa légère veste mongole qu'en endossant son bel habit de diplomate, et il se comportait avec le même tact aussi bien dans la tente du nomade qu'à la cour de l'empereur.

De son érudition aussi vaste que variée témoigne aussi le fait qu'à l'Université de Helsinki, il était chargé, en plus de l'enseignement afférant à sa propre chaire, des fonctions de professeur de phonétique et de celles d'examineur de sanscrit et de linguistique indo-européenne comparée. La haute estime dont il jouissait dans les milieux scientifiques lui valut d'être membre de nombreuses sociétés savantes nationales et étrangères. Ramstedt était, entre autres, membre d'honneur de la Société Finno-ougrienne depuis 1944 et de l'Académie des Sciences et Lettres de Finlande depuis 1948.

Ramstedt avait même le don de s'exprimer en poète. Sa première oeuvre imprimée fut un recueil intitulé «Poèmes de la Tempérance» (1894), et son livre de mémoires «Sept voyages en Orient» contient des traductions en finnois de diverses poésies populaires mongoles fort belles par leur charme naturel.

La disparition de Gustaf John Ramstedt marque la fin d'une époque singulièrement belle et glorieuse de l'histoire de la linguistique et de l'ethnographie en Finlande.

ABRÉVIATIONS

- AASF = *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, Helsinki.
 FUF = *Finnisch-ugrische Forschungen*, Helsinki.
 JSFOu = *Journal de la Société Finno-ougrienne*, Helsinki.
 KSz = *Keleti Szemle*, Budapest.
 LSFU = *Lexica Societatis Fenno-ugricæ*, Helsinki.
 MSFOu = *Mémoires de la Société Finno-ougrienne*, Helsinki.
 NyK = *Nyelvtudományi Közlemények*, Budapest.
 SFAW = *Sitzungsberichte der Finnischen Akademie der Wissenschaften*, Helsinki.